



**Le Fils de Dieu est
né dans le temps
et nous
sommes
temoins de l'instant
d'amour qui a uni
l'éternel
à l'histoire**



Adelano di Zeri, le 1^{er} décembre 2018
Ermitage Sainte Marie Madleine

Chers amis,
que le Seigneur vous donne la paix!

Je suis rentré de la Terre Sainte il y a quelques jours. C'était un peu plus de sept ans que je ne revenais pas sur cette morceau de terre, qui m'est chère pour plusieurs raisons. Le voyage organisé par les frères Piero et Gianluigi, de la fraternité du couvent de Gaggiola de La Spezia, était la bonne occasion d'y revenir.



Terre de patriarches, de rois et de prophètes. Terre promesse, pleine de spiritualité. Terre qui nous appartient, parce que en elle «*nous sommes tous nés*» (Ps 87, 45).

«*La Terre Sainte a été appelée "cinquième évangile", parce qu'ici nous pouvons voir, même toucher, la réalité de l'histoire que Dieu a réalisée avec les hommes. Commenant par les lieux de la vie d'Abraham jusqu'aux lieux de la vie de Jésus, de l'Incarnation au tombeau vide, signe de sa résurrection. Oui, Dieu est entré dans cette terre, il a interagi avec nous dans ce monde*» (Benoît XVI, *Regina cæli*, 17 mai 2009).

Les Ecritures, l'histoire des patriarches, des rois et des prophètes, l'histoire du peuple juif, les événements relatés dans l'Ancien et le Nouveau Testament, le début de l'ère chrétienne, ne peuvent pas être entièrement compris sans l'avoir visitée, parce que sont là les racines de notre foi.

La Terre Sainte appartient à tous, car elle fait partie du patrimoine religieux et historique de l'humanité, un héritage spirituel qui enveloppe l'âme, dont la mémoire ne peut pas manquer.



«*Terre merveilleuse – a écrit l'abbé Cesare Angelini – qui se traverse sur la pointe des pieds. Matins, couchers de soleil, pages de la Bible vergées dans des ruisseaux, des lumières enveloppantes, des amas d'étoiles, des flancs de collines, dans la même vie secrète de la terre, dans la figure aigre des hommes qui ressemblent à des prophètes en chômage. Terre où quelqu'un qui s'arrête pour boire à un puits ou à la fontaine la plus abandonnée, acquiert une fois cent et l'autre deux cents jours de véritable indulgence*».

J'ai visité Israël et la Palestine à plusieurs reprises, en séjournant à Jérusalem la plupart du temps, une ville magnifique et tourmentée, riche en histoire et en significations, une ville en plein essor. Un ancien proverbe

hébreu déclare: «*Quand Dieu a créé le monde, de dix mesures de beauté et de sagesse qui ont été répandues sur le monde; neuf ont été données à Jérusalem, et une au reste du monde. De dix mesures de souffrances, neuf il les a données à Jérusalem, et une seule au reste du monde.*».

La Jérusalem moderne des centres commerciaux, des gratte-ciels, des rues à six voies, se confronte avec les rues étroites de son centre historique, le véritable cœur de Jérusalem, avec les vieux quartiers proches des murs qui respirent maintenant difficilement, forcés dans des cohabitations difficiles à concilier. *Y^orûšāláim šel zāhāb*, Jérusalem d'or, choisie et consacrée par Dieu pour être sa maison. Jérusalem, *š'ir haqōdeš*, ville sainte.



Détruite et reconstruite encore et encore, assiégée, conquise et reconquise à plusieurs reprises, Jérusalem renaît chaque fois de ses propres ruines. Les juifs, les chrétiens et les musulmans se glorifient de faire partie de son histoire, là où, selon une tradition juive ancienne, Dieu voulait commencer la création du monde.

De la ville, placée sur la montagne comme un rempart, on dit que: «*Si Athènes a créé la beauté et Rome a créé le droit pour tous les peuples, Jérusalem a créé la foi pour toujours et pour tous.*».

Ville chère aux trois grandes religions monothéistes qui reconnaissent en Abraham le “*père de la foi*”, Jérusalem, “*héritage de la paix*”, attendue et souvent ignorée, est à la fois juive, chrétienne et musulmane.

Jérusalem est une nostalgie éternelle pour tous les juifs, une mémoire incessante qui ne manque jamais, une “*portion sainte*” où rentrer de chaque exil, un héritage qui ne s’annule pas dans le flux des générations. Cité de David, symbole pérenne du peuple élu. «*C’est là que le temple, la demeure de Dieu, avait été bâti et consacré pour toutes les générations à venir*» (Tb 1, 4).



Jérusalem, sacrée selon la tradition islamique, qui désigne le mont du Temple, l’ancien *Har Mōriyyā*, la hauteur du manque de sacrifice d’Isaac, comme l’endroit où le Prophète est monté au ciel. Pour se souvenir de l’événement, le calife *‘Abd al-Mālik*, en 687 après J.C., a fait construire la magnifique mosquée connue sous le nom de Dôme du Rocher, le dôme doré visible de toutes les parties de la ville, sur le *Haram al-qudsī al-sharīf*, connue aujourd’hui comme l’Esplanade des Mosquées, l’enceinte du *Noble Sanctuaire*.



Oui! Jérusalem est à la fois juive, chrétienne et musulmane, bien que le processus de “*judéisation*” de la ville, à partir de 1967, se soit développé au cours des dernières années, en particulier dans les quartiers de la vieille ville, à partir du secteur situé près du *Mur Occidental* et de la *Port de Sion*.



Dans ce contexte controversé, parfois contradictoire, divisé et problématique sur plusieurs fronts, la Terre Sainte reste un paysage unique au monde dans sa diversité, ses couleurs, ses langues, ses rites, ses habitants.



«Le cœur du monde est en Terre Sainte, le cœur du monde bat à Jérusalem. La Terre Sainte est le pays de la Révélation, du don de la Loi, de l'Incarnation. C'est la terre du Christ, dans laquelle toutes nos aspirations et nos espoirs convergent», comme le père Pierbattista Pizzaballa, Custode de Terre Sainte et aujourd'hui Administrateur Apostolique de Jérusalem des Latins a dit.



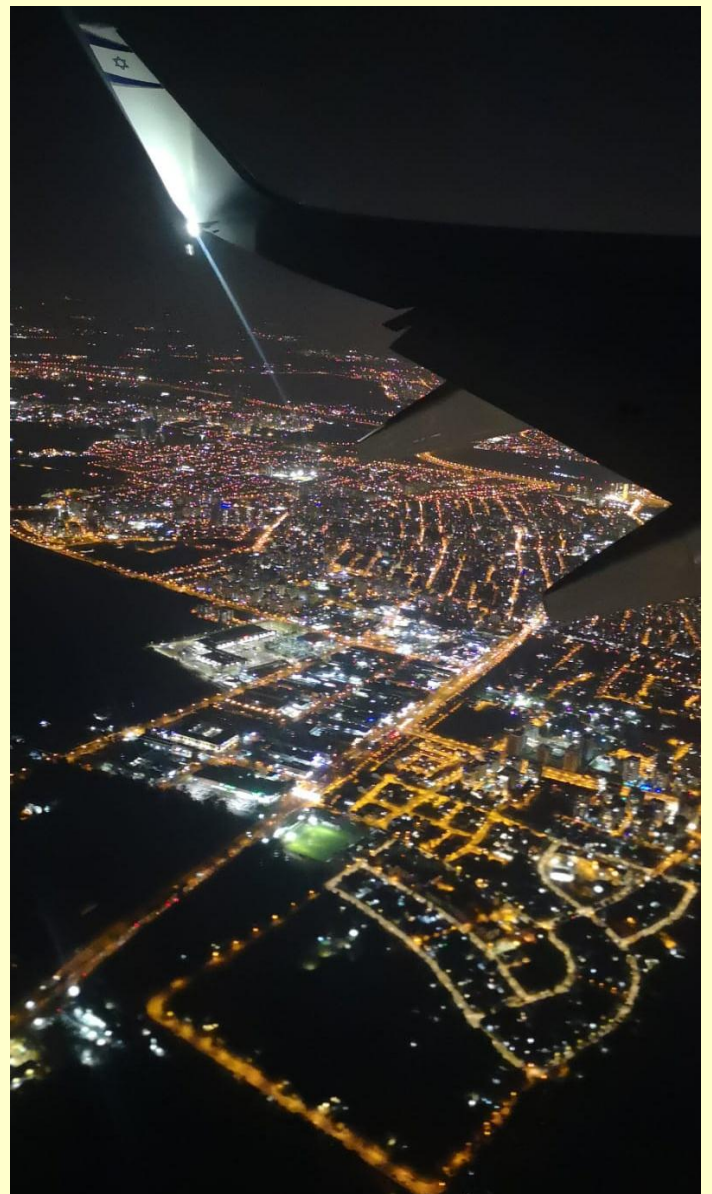
«La Terre Sainte est vraiment une frontière. C'est une terre de rencontre et aussi d'accrochage, où convergent les richesses de l'Orient et de l'Occident, en créant une

très belle symphonie, mais aussi parfois un cri, un hurlement terrible de douleur ... Nous, frères mineurs, nous essayons, avec beaucoup d'humilité, sans présomption, de rester, très simplement, et faire, jour après jour, ce qui est possible».

Je quitte Jérusalem avec la nostalgie dans mon cœur, avec les mots de Mons. Joseph J. Zerey, Archevêque émérite de l'Église Catholique Grecque Melchite, des mots qui résonnent dans mon esprit, pleins de sens, prononcés lors de notre rencontre au Patriarcat: *«Jérusalem est la ville de la coexistence, une cohabitation parfois difficile et parfois impossible, mais elle est et reste la ville de la réconciliation et du pardon».*

Les paroles d'une chanson me reviennent: *«Jérusalem, on te reverra!».* Oui, cet espoir palpite au cœur de tous, pèlerins, touristes, visiteurs, de tous ceux qui t'ont rendu visite.

Jérusalem, maison du Seigneur! Jérusalem sainte, bénie, unie! Jérusalem de tous! *«Heureux ceux qui t'aiment! Heureux ceux qui se réjouiront de voir la paix rétablie dans tes murs!»* (Tb 13, 15).





Regardons les saints,
mais ne nous
attardons pas dans
leur contemplation.
Contemplons avec
eux Celui dont la
contemplation a
rempli leur vie.
Profitons de leurs
exemples, mais sans
nous y arrêter
longtemps ni
prendre pour
modèle tel ou tel
saint, et en
prenant dans
chacun ce qui
nous semble plus
conforme aux
paroles et aux
exemples de notre
Seigneur Jésus,
notre seul et
véritable modèle,
en nous servant
ainsi de leurs
leçons, non pour
les imiter, mais
pour mieux imiter
Jésus.

En remontant en Galilée,
à Nazareth, je retourne
toujours au monastère de
Sainte Clare, sur la colline
en face de la basilique de
l'Annonciation, dans cet
endroit qui m'est cher pour
le silence et le calme que j'y
respire toujours. En
m'éloignant de la foule qui se
rassemble dans les sanctuaires
et les lieux d'intérêt touristique et
religieux, dans cet endroit
je me plonge à nouveau dans
le calme de l'esprit.

Le pauvre de Nazareth

L'accueil chaleureux et familier des sœurs Clarisses m'a toujours fait sentir gardé dans cet espace à Dieu cher. Mon affection pour cet endroit – absent dans les programmes des pèlerinages organisés – est due au fait que, à Nazareth, accueilli par les Clarisses, a vécu trois ans de sa vie le Bienheureux Charles de Jésus. La figure de ce saint m'est très chère. J'ai appris à le connaître et à l'aimer il y a de nombreuses années, à Spello, près d'Assise, par la voix ferme et convaincante de frère Carlo Carretto (décédé le 4 octobre 1988) et, par la suite, de celle de frère Tommaso de la communauté des *Petits Frères de l'Évangile*.

Au cours des ans, il est devenu une référence spirituelle pour moi, un exemple qui a inspiré beaucoup de mes choix de vie. Parmi mes notes, j'en ai trouvée une de 1998, où j'écrivais: *«Je rêve une vie faite de peu de choses, essentielles, une vie cachée aux yeux du monde, mais pas à ceux de Dieu, une vie qui a le goût et le parfum des choses simples, celles de tous les jours, une vie proche des gens, petite, silencieuse, graine de témoin évangélique.*

J'aimerais vivre comme ça: silencieusement, caché, comme Jésus à Nazareth; vivre avec le cœur et l'esprit tourné vers Dieu, pauvrement, sans prendre possession de rien, ni maison, ni endroit, ou autre chose, sans aucune prétention, me confier à la Providence, au travail quotidien des mains, sans privilèges. Vivre dans une constante itinérance entre la rencontre avec le Seigneur et rester parmi les gens, en partageant le chemin de la vie, celui de la vie quotidienne».

«**Le bon Dieu
m'a fait
trouver ici,
ce que je
cherchais:
l'imitation de ce
que fut la vie de
Notre-Seigneur
Jésus dans ce
même Nazareth**»

Charles Eugène de Foucauld est né le 15 septembre 1858 dans une famille aristocratique de Strasbourg. A cinq ans il perd sa mère (13 mars 1864) et son père 5 mois plus tard. Les orphelins sont confiés à leur grand-père maternel, le colonel de MORLET. Études secondaires à Nancy puis à Paris chez les Jésuites où il passe son Baccalauréat et commence l'année de préparation de Saint-Cyr. En 1876, Charles a 18 ans; il est émancipé et va donc pouvoir jouir de sa fortune. En octobre, il entre à Saint-Cyr, à l'École de Cavalerie de Saumur, d'où il sortira en 1879, après avoir multiplié les frasques, bon dernier. En 1880, alors en garnison au 4e Rgt de Hussards à Pont-à-Mousson, son régiment est envoyé en Algérie. Quelques mois plus tard, il est placé en non-activité par retrait d'emploi, pour "indiscipline doublée d'inconduite notoire". Il est rayé des contrôles le 8 avril 1881. Il revient vivre en France, à Evian. Le 5 mai 1881, il apprend que son régiment va être engagé dans une action dangereuse en Algérie. Il demande sa réintégration et rejoint le 22 juin, non la 4e Hussard basé à Sétif mais le 4e Chasseurs d'Afrique basé à Mascara. Il se montre pendant 8 mois un excellent officier apprécié tant de ses chefs que des soldats. Son escadron revient à Mascara le 24 janvier 1882; mais la vie de garnison l'ennuie... Le 28 janvier, séduit par l'Afrique du Nord, il présente sa démission de l'Armée -acceptée en août- et s'installe à Alger. Pendant plus d'un an, il prépare scientifiquement et à ses frais l'exploration du Maroc qu'il parcourra pendant onze mois, déguisé en rabbin. Le 9 janvier 1885, il reçoit la médaille d'or de la Société Française de géographie pour ce travail. Au cours de ses nombreux voyages, il a découvert la foi des musulmans; la question religieuse se réveille en lui. Sur les conseils de sa cousine Marie de Bondy, il va rencontrer l'abbé Huvelin en l'église Saint Augustin à Paris. A ce moment, la vie du jeune officier bascule. Nous sommes fin octobre 1886. Le jeune converti choisit de tout donner à Dieu. Après un pèlerinage en Terre Sainte, il entre le 16 janvier 1890 au monastère de Notre-Dame des Neiges, chez les Trappistes en Ardèche; il prend le nom de Frère Marie-Albéric. **«Aussitôt que je crus qu'il y avait un Dieu, je compris que je ne pouvais faire autrement que de ne vivre que pour Lui; ma vocation religieuse date de la même heure que ma foi; Dieu est si grand. Il y a une telle différence entre Dieu et tout ce qui n'est pas Lui...»**, écrivit-il. Le 6 mars 1897, il quitte les Trappistes dans le but de se dépouiller plus encore; il entre chez les Clarisses de Nazareth. Il mène une vie de domestique. En 1900, il rentre en France pour commencer à étudier en vue du sacerdoce. Il est ordonné prêtre le 9 juin 1901, à quarante trois ans, dans la chapelle du grand séminaire de Viviers (Ardèche). Puis il part en Algérie où il vit en ermite, à Beni-Abbes, une vie rythmée par la Prière et l'Eucharistie. Il entretient des contacts avec les musulmans du pays, s'occupe des plus pauvres, secourt les esclaves nègres. Il voudrait évangéliser les Touaregs et décide pour cela d'apprendre leur langue. Le 13 août 1905 il arrive à Tamarrasset (Sud Algérie) où il construit un nouvel ermitage, puis un second la Fregate et un 3e sur les hauts plateaux du Hoggar "L'Assekrem" où il resta de début juillet au 11 décembre 1911. Il tisse des liens très forts avec ce peuple. Le **1er décembre 1916**, à 19 heures, le Père de Foucauld, installé dans un nouveau fortin (le bordj) depuis le 23 juin 1916, fut attiré par ruse à l'extérieur par des touaregs appartenant à un "rezzou senoussiste". Ils s'emparent de lui, le ligotent et comptant l'emporter comme otage, se livrent au pillage de l'ermitage. Malheureusement la panique s'empara d'eux à l'arrivée de deux méharistes – qui furent tués –; le targui chargé de le garder, affolé, fit feu sur lui à bout portant. Frère Charles perdit la vie. Il avait 58 ans. Depuis, sont nées des communautés de prêtres, de religieux, de laïcs qui forment la famille spirituelle de Charles de Jésus. Ces communautés manifestent à travers leur diversité, l'unité de leur origine et de leur mission. Le Père Charles de Foucauld a été béatifié par le pape Benoît XVI le 13 novembre 2005, affirmant que sa vie était **«une invitation à aspirer à la fraternité universelle»**.

H *heureux les pauvres; c'est la béatitude que je cherche. On m'a déjà offert un coin où je crois que mon âme sera bien. En tout cas, Celui qui donne à chaque feuille sa place saura me mettre à la mienne»,* écrivait Charles de Foucauld à sa sœur, au moment où il quittait l'Italie pour l'Orient. Le paquebot était un de ceux qui font escale à Alexandrie d'Égypte, puis au port de Jaffa, avant de remonter vers Constantinople. Le pèlerin descendit sur la plage que bordent en demi-cercle des maisons cubiques, peintes, et qui ont le pied dans l'ordure, mais derrière lesquelles s'étendent de si beaux jardins d'orangers. Il ne s'arrêta ni dans les maisons ni à l'ombre des jardins, et partit aussitôt à pied, pour gagner, par étapes, la ville qu'il souhaitait de pouvoir habiter: Nazareth. Ayant passé par Ramleh, Saint-Jean-de-la-Montagne, Bethléem, Jérusalem et Sichar, il entra, bien inconnu, comme les pauvres qui se tiennent encore aux portes des villes, dans Nazareth la bénie, le 5 mars 1897. Une semaine plus tard, la feuille avait trouvé sa place. Charles de Foucauld écrivait à son cousin, le colonel Louis de Foucauld, qui venait d'être nommé attaché militaire à Berlin: *«Je suis fixé à Nazareth, c'est là que tu pourras m'écrire désormais, à l'adresse suivante: Charles de Foucauld, Nazareth, Terre sainte, poste restante. Le bon Dieu m'a fait trouver ici, aussi parfaitement que possible, ce que je cherchais: pauvreté, solitude, abjection, travail bien humble, obscurité complète, l'imitation aussi parfaite que cela se peut de ce que fut la vie de Notre-Seigneur Jésus dans ce même Nazareth. L'amour imite, l'amour veut la conformité à l'être aimé; il tend à tout unir, les âmes dans les mêmes sentiments, tous les moments de l'existence par un genre de vie identique: c'est pourquoi je suis ici. La Trappe me faisait monter, me faisait une vie d'étude, une vie honorée. C'est pourquoi je l'ai quittée et j'ai embrassé ici l'existence*



*humble et obscure du Dieu ouvrier de Nazareth. Garde mes secrets; ce sont des secrets d'amour que je te confie. Je suis très heureux; le cœur a ce qu'il cherchait depuis bien des années. Il ne reste plus maintenant qu'à aller au ciel»*¹.

Que s'était-il passé, et quel emploi avait-il trouvé? Charles de Foucauld s'était d'abord présenté chez les Pères Franciscains qui hospitalisent les pèlerins de Terre sainte, et leur avait demandé d'être agréé comme serviteur des religieux. On n'eut pas besoin de ses services. Il s'était donc décidé à habiter comme hôte ordinaire, pendant trois jours, la maison franciscaine, Casa Nova, lorsque, s'étant confessé à un des religieux, qui se trouvait être l'aumônier des clarisses de Nazareth, celui-ci, le voyant en grand embarras, lui dit: *«Je parlerai de vous à Sainte-Claire; il y aura peut-être une place»*. Mais déjà le voyageur avait été reconnu par le frère hôtelier de Casa Nova, qui se rappelait parfaitement l'avoir vu à Nazareth, en tout autre équipage, quelques années auparavant. L'abbesse fut donc avertie qu'un étrange pèlerin viendrait au monastère s'offrir comme domestique, et que ce

¹ Lettre au comte Louis de Foucauld, 12 avril 1897

pèlerin voué à la pénitence, désireux de demeurer caché, s'appelait le vicomte de Foucauld. Elle était femme à comprendre ce qu'il y avait de grand autant que de singulier dans une telle conjoncture, et à tout ménager pour qu'une âme fût en paix. Le jour de la fête de sainte Colette, le Saint-Sacrement étant exposé, on vit entrer, dans la chapelle des Clarisses, un homme encore jeune, vêtu de telle sorte qu'on n'aurait pu dire à quelle nation il appartenait, si ce n'est à celle des pauvres, qui est immense et de tout pays. Il s'agenouilla devant l'autel, un peu loin, et demeura là, sans bouger, une heure, deux heures, trois heures, si bien qu'une sœur tourière, en prit de l'inquiétude, et dit à une de ses compagnes: *«Il faut que je surveille cet homme, qui ne quitte pas la chapelle: je crains qu'il ne vole quelque chose»*. L'inconnu sortit, ayant seulement beaucoup prié. Mais, trois jours plus tard, il revenait, et demandait à parler à Mme l'abbesse de Sainte-Claire, la révérende mère Saint-Michel.

Pour comprendre la suite de ce récit, il faut savoir que Charles de Foucauld, débarqué en Terre sainte, avait adopté un costume qui pouvait avoir quelque parenté avec les vêtements de certains orientaux, – on rencontre des gens de tant origines ethniques dans les foules d'Orient! – mais qui étonnait, même en ce pays-là. Il portait une longue blouse à capuchon, rayée blanc et bleu, un pantalon de cotonnade bleue, et, sur la tête, une calotte blanche, en laine très épaisse, autour de laquelle il enroulait une pièce d'étoffe en forme de turban. Aux pieds,



il n'avait que des sandales. Un chapelet à gros grains pendait à la ceinture de cuir qui serrait la tunique. Le solitaire, en adoptant cette tenue, avait eu, sans aucun doute, la pensée d'expier la coquetterie d'autrefois, de provoquer un peu et d'accepter avec joie le dédain des passants et le rire des enfants de la rue. Il connaissait la sentence de saint Ignace, expression de tant de saints qui vécurent ou vivront: *«Je préfère être regardé comme nul et insensé, pour le Christ, qui avant moi a passé pour tel»*. Il s'imaginait aussi que tout le monde le prendrait pour ce qu'il n'était point, un pauvre mendiant, sans nom, sans culture, sans usage. Mais, par la finesse des traits du visage,

par l'accent et le choix involontaire des mots, par le geste facile et l'attitude qui change un pli, une ligne, c'est-à-dire presque tout dans le costume, il devait se trahir. C'est ce qui arriva, quand il fut devant l'abbesse de Nazareth, appelée au parloir, et qui se tenait debout de l'autre côté de la clôture. Elle ne le voyait pas, mais elle l'entendait.

L'abbesse n'eut pas plutôt interrogé ce visiteur qu'elle comprit qu'on ne l'avait pas trompée. On croit d'ici la voir sourire, tandis que le pèlerin demandait du travail, les besognes qu'on voudrait bien lui confier, n'importe lesquelles, pourvu qu'on lui laissât du temps pour prier, une cabane à l'ombre des murs du monastère, et qu'il fût assuré, pour tout salaire, d'un morceau de pain. Comme elle n'était pas seulement fine, mais avancée en spiritualité, elle eut le sentiment très net que cet homme était sincère, et qu'il fallait l'aider dans l'œuvre exceptionnelle qu'il entreprenait.

«Fort bien – dit-elle –. Presque tout le travail, à l'intérieur de la clôture, est fait par nos sœurs; mais nous avons besoin, en effet, d'un sacristain, d'un homme qui se charge aussi de nos commissions à la poste et de quelques autres petits travaux. Vous serez celui-là, et vous aurez le salaire que vous demandez».



Elle avait pensé lui attribuer un logement de jardinier. Il refusa net, et, ayant regardé autour de lui, il aperçut, hors de la cour, à une centaine de mètres, une cabane en planches, qui servait de débarras et ressemblait tout à fait à une guérite qui serait couverte en tuiles. Cette cabane était appuyée à un mur et posée en bordure d'un terrain qui appartenait aux clarisses. «*Cela me suffira, je resterai là*», dit-il. On apporta deux tréteaux, deux planches, une pailleasse, une enveloppe de laine rembourrée de chiffons, et qui devait servir de couverture: ce fut tout ce que pouvait contenir le réduit. Quand il fallut soulever les planches et la pailleasse, le pèlerin, que le voyage avait épuisé, n'en put venir à bout; ses pieds, enflés et blessés, fléchirent sous le poids; il dut traîner son lit jusqu'à la cabane.

Le voici donc ermite, et comme perdu dans ce Nazareth tant de fois rêvé. Pour répondre à son désir, on lui confia, dans les jours qui suivirent, quelques petits travaux: d'abord il fut prié de trier des lentilles, puis de réparer le mur de clôture en pierre sèche, qui menaçait ruine en plusieurs endroits; puis de bêcher quelques planches du jardin. Les essais ne furent généralement pas très heureux. L'abbesse s'aperçut vite que l'hôte n'avait aucune habitude de ces choses. Elle le laissa servir les messes, balayer la chapelle, prier, dans un coin, tout le temps qu'il souhaitait de passer ainsi, incliné, immobile, et s'enfermer ensuite dans la cabane où il passait très peu d'heures à dormir, beaucoup d'heures à méditer, à lire et à écrire. Elle apprit, peu à peu, qu'il étudiait la théologie et composait plusieurs ouvrages, notamment des méditations sur l'Évangile. Très sûre d'avoir recueilli un saint homme, elle lui donna de plus en plus la liberté de vivre comme il était inspiré de vivre, et recommanda qu'on le chargeât seulement des courses que les tourières ne pourraient faire aussi bien que lui. Enfin, par discrétion, et pour ne pas le troubler, les sœurs lui laissèrent ignorer, pendant assez longtemps, qu'elles savaient son vrai nom et quelque chose de son histoire.

Il a raconté lui-même ce début de sa vie en Orient. Au colonel de Foucauld, il avait révélé le lieu de l'ermitage; à

M. et à Mme de Blic, il expose avec détails "*l'emploi du temps*".

«**Dans
ma cabane de
planches,
aux pieds du
Tabernacle
des Clarisses,
dans mes
journées de
travail et mes
nuits de prière,
j'ai tellement
bien ce que je
cherchais qu'il
est visible que le
bon Dieu m'avait
préparé ce lieu**»

«Arrivé ici sans savoir de métier, sans certificat, sans autre papier que mes passeports, j'ai trouvé dès le sixième jour non seulement à gagner ma vie, mais à la gagner dans des conditions telles que j'ai absolument ce que je rêvais depuis tant d'années, et qu'on dirait que cette place m'attendait; et, en effet, elle m'attendait, car rien n'arrive par hasard et tout ce qui se fait a été préparé de Dieu: je suis serviteur, domestique, valet d'une pauvre communauté religieuse. Vous me demandez le détail de ma vie. Je demeure dans une maisonnette solitaire, située dans un enclos appartenant aux sœurs dont je suis l'heureux serviteur; je suis là tout seul à la lisière de la petite ville; d'un côté est la clôture des sœurs, de l'autre la campagne, des champs et des coteaux; c'est un délicieux ermitage, parfaitement solitaire...

Je me lève lorsque mon bon ange me réveille, et je prie jusqu'à l'Angélus; à l'Angélus, je vais au couvent franciscain, j'y descends dans la grotte qui faisait partie de la maison de la Sainte Famille; je reste là jusque vers 6 heures du matin, disant mon rosaire et entendant les messes qui se disent dans ce lieu si adorablement saint, où Dieu s'incarna, où résonna pendant trente ans la voix de Jésus, de Marie et de Joseph; il est profondément doux de regarder ces parois de roc sur lesquelles se sont reposés les yeux de Jésus et qu'il touchait de ses mains. À 6 heures, je vais chez les sœurs, qui sont si bonnes pour moi qu'elles sont vraiment mes mères. J'y prépare, à la sacristie et à la chapelle, ce qu'il faut pour la messe, et je prie... À 7 heures, je sers la messe... Après l'action de grâces, je mets en ordre la sacristie et la chapelle. Quand il faut balayer (le samedi seulement), je balaie; le jeudi et le dimanche, je vais à la poste chercher le courrier (il n'y a pas de facteur, chacun va

chercher ses lettres), je suis le facteur des sœurs... À ce propos, ne mettez plus poste restante sur les adresses, mettez simplement à Nazareth. Puis je fais ce qu'on me dit, tantôt un petit travail, tantôt un autre; très souvent je dessine des petites images (d'un dessin élémentaire), les sœurs en ont besoin et m'en font faire... S'il y a quelque petite commission, je la fais, mais c'est très rare; en général, je passe toute ma journée à faire des petits travaux dans ma petite chambre, près de la sacristie; vers 5 heures, je prépare ce qu'il faut pour la bénédiction du Saint-Sacrement, quand il y en a, ce qui est très souvent, grâce à Dieu. Depuis ce moment, je reste à la chapelle jusqu'à 7 heures et demie du soir. Alors, je rentre dans mon ermitage, j'y lis jusqu'à 9 heures. À 9 heures, la cloche m'annonce qu'il est temps de faire la prière du soir; je la fais, et je me couche. Je lis pendant mes repas; je les prends tout seul; je suis seul domestique, ce



m'est très doux; je ne vois personne au monde que mon confesseur, tous les huit jours, pour me confesser, et les sœurs lorsqu'elles ont quelque chose à me dire, ce qui est rare, car elles sont fort silencieuses. Je passe en outre à la chapelle une demi-heure avant 11 heures et une demi-heure à 3 heures, c'est l'heure de sexte, none et vêpres. Les sœurs me fournissent tous les livres que je désire; elles sont pour moi d'une bonté infinie. Plus on donne au bon Dieu, plus il rend: j'ai cru donner tout en quittant le monde et entrant à la Trappe, j'ai reçu plus que je n'avais donné... J'ai encore une fois cru tout donner en quittant la Trappe: j'ai été comblé, comblé

sans mesure... Je jouis à l'infini d'être pauvre, vêtu en ouvrier, domestique, dans cette basse condition qui fut celle de Jésus Notre-Seigneur, et, par un surcroît de grâce exceptionnel, d'être tout cela à Nazareth»².

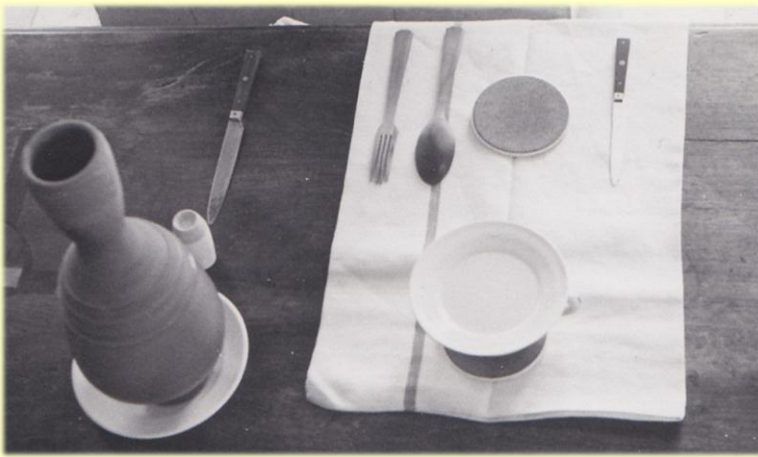
Il n'était plus religieux, mais il vivait toujours comme un religieux. Il faut même ajouter qu'après avoir reçu la dispense de ses vœux de trappiste, il avait fait à Rome, entre les mains de son confesseur, – un trappiste de Rome, – le



vœu de perpétuelle chasteté, et cet autre encore de n'avoir jamais en sa possession ou à son usage plus que ne peut avoir un pauvre ouvrier.

En débarquant, il n'avait point apporté de bagages. Dans l'ermitage, on n'aurait pu inventorier qu'un mobilier minime: quelques images, un crucifix auquel il tenait beaucoup, et où était incrustée une parcelle de la vraie Croix, puis quelques livres, reçus en don ou empruntés. Peut-être le nombre de livres dépassait-il celui qu'on trouverait dans une bibliothèque d'ouvrier, mais on pourrait répondre que c'étaient des outils.

² Lettre à M. de Blic, 24 avril et 25 novembre 1897.



Pour la table, elle n'était ni abondante, ni variée. L'ermite se conformait au régime des clarisses. Le dimanche et les jours de fête, on y ajoutait quelques amandes ou des figues sèches. Mais Charles de Foucauld n'en mangeait point. Une sœur tourière découvrit un jour, dans une des stalles de la chapelle, une boîte où il serrait les amandes et les figues, afin de les distribuer, quand il sortait, aux enfants de la rue ou de la campagne. Ceux-ci, au début, se moquaient volontiers de l'étranger qui marchait les yeux baissés, un gros chapelet à la ceinture. Bientôt ils coururent après lui, quémandant

les friandises qu'il avait pour eux dans sa poche, et leurs bras nus levés, et leur danse, et leurs yeux, l'enveloppaient de lumière. Les autres pauvres aussi apprirent vite sa charité. Ils venaient le chercher jusque dans sa cabane, frappant à la porte derrière laquelle l'ermite étudiait ou priait.

Toutes les fois qu'il en était sollicité par les rares passants, ou par l'aumônier, ou par les sœurs, il se dérangeait, et tâchait d'obliger le prochain.

Ses lettres, pendant cette période de sa vie, sont particulièrement tendres. Il n'écrit qu'à ses proches. Que de fois, perdu dans le silence, la porte de sa cabane ouverte, regardant le ciel d'Orient, qui sertit mieux que le nôtre des étoiles plus nombreuses, il songea à sa sœur et aux enfants de sa sœur, aux paisibles collines de Barbirey, à son cousin Louis de Foucauld, à ses cousines de Paris, à l'abbé Huvelin, à ce petit groupe d'êtres chers qui connaissaient le lieu de sa retraite, et, régulièrement, écrivaient à Frère Charles de Jésus, Nazareth. Car il a définitivement adopté, ce nom qui cache le sien, mais découvre son amour. Il est dans une paix infinie. Je composerai comme un cantique, avec les phrases de joie dont ses lettres sont semées. *«Je suis dans une paix infinie, une paix débordante qui m'inonde... Si vous saviez les joies de la vie religieuse, dans quelle jubilation est mon âme! Comme le bon Dieu, dès ce monde, rend au centuple, en grâces intérieures, ce qu'on lui donne! Plus j'ai abandonné tout ce qui faisait ma consolation, plus j'ai trouvé de bonheur! Je bénis Dieu, chaque jour, de la vie qu'il m'a faite, et je me confonds en reconnaissance. Remerciez, bénissez avec moi!»*



Ainsi se passèrent, à Nazareth, l'été, l'automne, l'hiver de 1897, le printemps de 1898. Vers cette époque, la renommée de frère Charles de Jésus parvint jusqu'à Jérusalem. L'abbesse des clarisses de Nazareth ayant écrit à celle de Jérusalem, au sujet de ce serviteur bénévole, qui se vêtait comme un pauvre, qui parlait et écrivait comme un savant,



et priait comme un saint, la mère Elisabeth du Calvaire voulut voir le personnage et l'interroger. Elle avait fondé les deux monastères et demeurait, en fait, une sorte de supérieure générale. On s'empressa donc de lui obéir. Elle était femme de toute prudence, et, dans l'occasion, craignait que la communauté de Nazareth ne fût victime d'un aventurier. Elle jugerait la cause.

Frère Charles fut donc mandé par mère Saint-Michel, qui le chargea de porter aux clarisses de Jérusalem une lettre importante. Il accepta aussitôt, et se déclara prêt à partir: il n'avait aucune affaire à régler, aucun bagage à



préparer. On lui proposa d'emporter quelques provisions: il refusa, disant qu'il savait la langue du pays, et qu'il mendierait son pain, dans les villages.

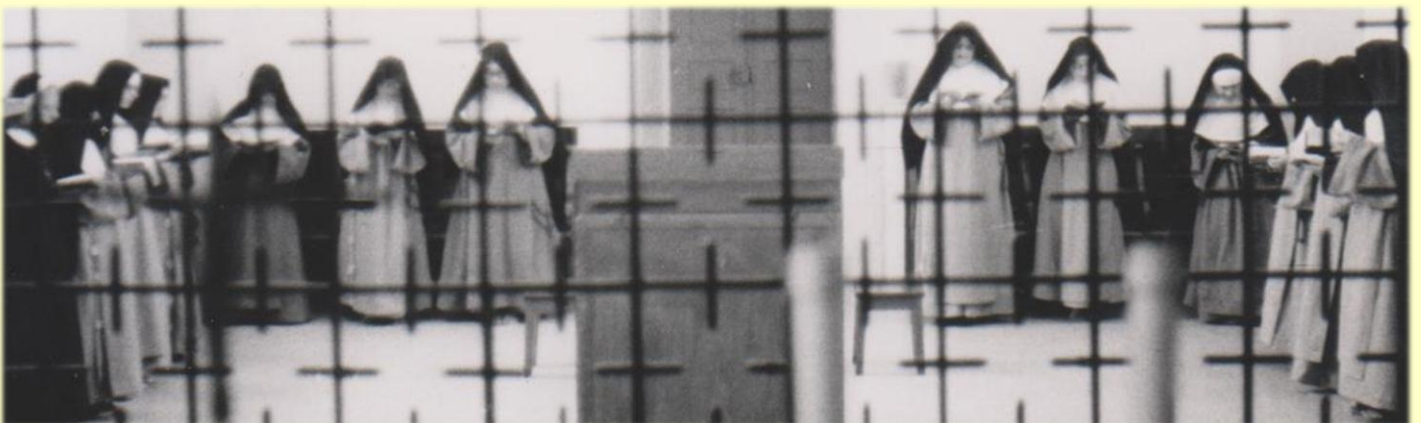
Il partit seul, à pied, comme il était venu, traversa la Galilée et la Samarie, songeant au Maître qui, tant de fois, pour lui et pour nous tous, avait fait ce long voyage. Les chrétiens lui donnaient le pain et l'eau qu'il demandait, ils le logeaient, et les Turcs non plus ne le refusaient pas. Il arriva, bien las, le jour de la fête de saint Jean-Baptiste, le 24 juin, en vue des murailles; mais comme la nuit commençait, il coucha sur la terre, dans un champ voisin du couvent. Il fut reçu, le lendemain, par l'abbesse, dont la défiance ne dura guère, lorsqu'il eut parlé seulement cinq minutes. On ne pouvait penser à faire repartir avant quelque temps le voyageur, dont les pieds avaient été blessés par de mauvaises sandales. Là aussi, il y avait une cabane vide, en dehors de la clôture, et bâtie à quelque distance d'une

autre où habitaient un nègre et sa femme, gardiens du petit domaine des sœurs. Frère Charles demanda qu'on lui permît d'être le voisin de ces pauvres gens, et de s'installer dans la cabane vide. Il refusa de loger dans l'appartement de l'aumônier, que l'abbesse mettait pour quelques jours à sa disposition.

Il faut dire, pour expliquer cette offre, que mère Élisabeth du Calvaire savait, par la lettre venue de Nazareth, qui elle recevait, et que, dès sa première rencontre avec frère Charles, celui-ci, se voyant compris, avait parlé de lui-même avec plus de détail qu'il ne faisait d'habitude, disant par quelles épreuves il avait passé, et ce qu'il était venu chercher en Orient. Il avait raconté quelques traits de son enfance, sa conversion, ses années à la Trappe, et laissé entrevoir que le plus dur sacrifice avait été pour lui, était encore la séparation d'avec une famille unie, excellente, aimée. Puis, soudainement, il s'était tu. L'homme de silence avait reparu. Le serviteur avait pris congé de l'abbesse et sollicité l'autorisation de loger hors de la clôture, comme je viens de le dire, non loin du gardien nègre, dans la campagne de la Ville sainte. Le soir, mère Élisabeth, parlant de lui à ses filles, leur avait dit: *«Nazareth ne s'est pas trompé: c'est vraiment un homme de Dieu, nous avons un saint dans la maison»*. Cette femme vénérable et de haute spiritualité, aura une influence décisive dans la détermination que prit Charles de Foucauld, moins de deux ans plus tard, de se préparer à la prêtrise.



Pour quelques semaines au moins, il est à Jérusalem; il y mène la même vie qu'à Nazareth, dans les mêmes conditions, et il écrit à ses parents de France: *«Je reçois votre lettre à Jérusalem, où je suis définitivement installé au couvent des clarisses. La mère abbesse du couvent de Jérusalem, qui est la fondatrice des deux monastères, m'a demandé de venir ici. Je ne sais pas pourquoi elle m'a fait venir, car je ne suis guère utile; je crois que c'est uniquement pour pouvoir à son tour exercer la charité à mon égard et me combler de bonté. C'est une sainte...*



Comme le bon Dieu fait de belles âmes, et comme il est bon de me les faire voir! Quels trésors de beauté morale il y a au fond de ces cloîtres, et quelles belles fleurs s’y épanouissent pour Dieu seul!... J’ai une petite maisonnette, adossée au gros mur de clôture... Je vis comme un ermite, ou comme un ouvrier indépendant, recevant tout ce que je demande, et travaillant comme je veux, quand je veux, à un travail très doux, qu’on a la délicatesse de me donner à faire, pour que je puisse me dire que je gagne mon pain... Ma vie est ici exactement la même qu’à Nazareth, avec cette différence que je suis encore plus solitaire, c’est-à-dire encore mieux.

Le couvent est à deux kilomètres de Jérusalem, sur la route de Béthanie, dans une position admirable, au bord du ravin de Cédron, en face du mont des Oliviers. On voit de ses fenêtres tout Jérusalem, Gethsémani, tout le mont des Oliviers, Béthanie et, dans le lointain, les monts de Moab et d’Edom, qui s’élèvent comme une sombre muraille de l’autre côté du Jourdain: c’est extrêmement beau... De l’autre côté du couvent, on aperçoit les coteaux de Bethléem au sud et ceux de Saint-Jean-Baptiste (lieu de sa naissance et déserts où il habita) à l’ouest... Le Cénacle, le chemin que suivit Jésus avec ses apôtres pour aller après la cène au jardin de l’Agonie, ce jardin, le palais du grand prêtre



où on le conduisit après l’avoir lié, le palais d’Hérode, le Calvaire, la coupole de la basilique du Saint-Sépulcre, le lieu de l’Ascension, cette chère et bénie Béthanie, le seul lieu où Notre-Seigneur ait été toujours bien reçu, tout le chemin qui conduit de Jérusalem à Béthanie et que Notre-Seigneur suivit si souvent, Bethphagé, le temple où Jésus enseigna si souvent, Siloë avec la piscine où l’aveugle-né lava ses yeux, tout cela est sous nos yeux, et crie, chante sans cesse Jésus... Que ne pouvez-vous venir ici! comme vous jouiriez! comme vous sentiriez avec émotion et bonheur Jésus parler à votre cœur! Je ne vais

jamais en ville, il ne vient personne au couvent, j’ai donc une solitude merveilleuse dont je jouis profondément... Le bon Dieu est bon!... Plus je vais, plus je trouve de jouissance. Il faut m’en humilier: cela montre que je ne suis pas assez fort pour supporter les croix, mais il faut aussi être reconnaissant envers ce Dieu si bon qui épargne, avec de si tendres soins, le moindre vent à cette brebis si chétive et si tondu»³.

Frère Charles ne sortait guère de sa solitude que pour aller à la chapelle. Il disait: *«J’ai tout à fait la vie religieuse, moins l’habit»*.

Il retourna bientôt à Nazareth, mais il se considérait véritablement comme un serviteur au service des deux monastères, et mère Élisabeth du Calvaire lui ayant exprimé le désir qu’il revînt habiter Jérusalem, il revint, en effet, avant la fin de l’année. Que lui importait d’être ici ou là, dès lors que la vie était semblable et l’âme en sûreté?

Nul n’échappe entièrement au regard du voisin. Si bien caché que fût Charles de Foucauld, il était jugé. Il parlait très peu; il évitait d’entrer en conversation avec les quelques personnes qui se trouvaient sur son chemin; l’abbesse, demeurant dans la clôture, ne s’entretenait avec lui qu’en de rares occasions, et s’il avait une permission à lui demander: néanmoins, comme à Nazareth, une opinion murmurée, la première, qui est faite d’étonnement, d’admiration encore indéfinie, d’estime encore retenue, mais vive déjà, se formait au sujet de ce personnage mystérieux. On le voyait qui venait chercher ses repas, comme un pauvre, chaque jour, à la porte du monastère, et qui s’en retournait, sans avoir cessé de lire dans un livre qui ne le quittait point; on le voyait communier chaque matin, servir des messes, s’acquitter avec scrupule des petits travaux dont il était chargé, passer une heure et demie à la chapelle, après le dîner de midi, revenir le soir, s’il y avait un office; on savait qu’il couchait sur deux planches recouvertes d’une natte, avec une pierre pour oreiller, comme à Nazareth; qu’il ne dormait guère plus de deux heures par nuit; qu’il était d’une tempérance extrême et d’une égale charité. Les gens de langue arabe, ou de langue française, qui avaient conversé avec lui, gardaient le souvenir de ses yeux très bons et de sa manière fraternelle. Ils étaient émerveillés aussi de la joie qu’ils avaient devinée chez cet homme sans maison, sans parents, sans richesse et sans place.

Plusieurs, dans la campagne de Jérusalem et dans la ville, le nommaient *“le saint ermite des clarisses”*.

Mère Élisabeth du Calvaire, après avoir vu le frère Charles vivre plus de mois comme un vrai moine ermite, et qu’elle fut sûre de la grande intelligence et de la singulière vertu qu’il avait, mère Elisabeth commença de l’exhorter à

³ Lettres des 15 octobre et 10 novembre 1898.

entrer dans les ordres. Elle lui représenta qu'il rendrait de plus grands services en devenant missionnaire: mais il détourna la conversation, et rentra à l'ermitage. Comme elle était femme de très ferme volonté et habituée à la conduite des âmes, lesquelles ne se rendent pas à toutes les raisons, mais à une, elle revint sur ce sujet, et fit observer à Frère Charles que, s'il devenait prêtre, il y aurait chaque jour dans le monde une messe de plus, un nombre infini de grâces pour les hommes; qu'il était donc maître de répandre une bénédiction nouvelle sur la terre, ou de la retenir dans les cieux. S'il avait reçu des dons, qu'il avait accrus par l'étude et par un long travail spirituel, était-ce pour ne les faire servir qu'à lui seul? Frère Charles, que la pensée d'honorer mieux encore le Saint-Sacrement émouvait au fond de l'âme, réfléchissait aux paroles qui lui étaient dites, puis répondait: *«Être prêtre, c'est me montrer, et je suis fait pour la vie cachée»*.

L'abbesse, décidée à procurer à l'Église un saint prêtre de plus, mit alors ses filles en prière, et, après quelque temps, le solitaire l'ayant revue, lui dit: *«Écrivez vous-même à mon directeur»*. Ce qui fut fait.



De toutes ces choses, son directeur spirituel, l'abbé Huvelin, était avisé par son pénitent, qui lui demandait conseil. Il y avait longtemps qu'il songeait que Charles de Foucauld était destiné au sacerdoce, et qu'il l'avait laissé entendre. Dans la petite cabane de Nazareth, la résolution fut enfin prise, par Frère Charles, de se préparer aux ordres sacrés. Mais il ne pouvait renoncer à sa vocation particulière, depuis tant d'années étudiée, méditée, éprouvée aussi, et il fallait trouver la solution de ce problème: **une vie sacerdotale, une vie érémitique**. Où la vivrait-il? Et comment?

Cet homme, que tourmentait une imagination débordante, parfois chimérique, toujours grandiose par le choix de son rêve, eut vite fait de se décider: il achèterait le mont des Béatitudes; il établirait un ermitage sur le sommet, et là, tout seul, – ou peut-être avec quelques petits frères dont il espérait toujours la venue, – il garderait ce lieu sacré; il adorait le Saint-Sacrement, qu'il aurait porté parmi des peuplades farouches; il recevrait les Bédouins de passage et les pèlerins qui monteraient sur les pas de Jésus-Christ.

Prêtre contemplateur, exposé, austère, charitable, il *«prêcherait l'Évangile en silence»*.

Frère Charles, continuant sa méditation sur ce thème, se demande s'il remplira mieux ainsi sa vocation, qui est *«d'imiter, le plus parfaitement possible, Notre-Seigneur Jésus dans sa vie cachée»*. Et il répond affirmativement, en comparant ce qu'il fait à Nazareth, et ce qu'il ferait au mont des Béatitudes.

«La foi en la parole de Dieu et de son Église se pratique également partout, mais là, au mont des Béatitudes, dans le dénuement, l'isolement, au milieu d'Arabes très malveillants, j'aurai, pour ne pas perdre courage, besoin d'une foi ferme et constante à ces mots: cherchez le royaume de Dieu, le reste sera donné par surcroît... Ici, au contraire, rien ne me manque, et je suis en sûreté. C'est donc là que ma foi s'exercera le mieux. Là, je pourrai infiniment plus pour le prochain, par la seule offrande du Saint-Sacrifice,... par l'établissement d'un tabernacle qui, par la seule présence du Saint-Sacrement, sanctifiera invisiblement les environs, comme Notre-Seigneur, dans le sein de sa mère, sanctifia la maison de Jean... soit par les pèlerinages... soit par l'hospitalité, l'aumône, la bienfaisance que je m'efforcerais de pratiquer envers tous.





Ici, ma condition est, en soi, plus basse; là, elle sera, à mes yeux, d'une hauteur infinie car rien au monde n'est, pour moi, plus grand qu'un prêtre. Mais, où y a-t-il plus d'imitation de Notre-Seigneur? Le prêtre imite plus parfaitement Notre-Seigneur, souverain prêtre qui, chaque jour, s'offrait. Je dois mettre l'humilité où Notre-Seigneur l'a mise,... la pratiquer dans le sacerdoce, à son exemple. Ici, j'ai plus de distractions causées par mon entourage... Là, je pourrai être bien plus devant le Saint-Sacrement, car je pourrai me tenir à ses pieds une partie de la nuit... Bien qu'ici l'abjection de mon état soit plus grande au premier regard, là je serai soumis à mille fois plus d'humiliations. Ici, vis-à-vis de moi-même, je suis supérieur à ma condition,... là, prêtre ignorant et incapable, je serai, vis-à-vis de moi-même, profondément au-dessous de mon état... Me présentant sous un habit étrange, demandant à vivre un genre de vie particulier, à établir un tabernacle en un lieu saint, dont l'authenticité est discutable (elle ne fait pas de doute pour moi), je serai, dès le premier jour, l'objet de toutes les railleries, de tous les rebuts et contradictions... Seul, dans un désert, avec un chrétien indigène qu'il faudra de toute nécessité, au milieu de populations sauvages et hostiles,... le courage trouvera beaucoup plus à s'exercer».



Il termine son "élection" en se définissant lui-même. Qui est celui, demande-t-il, qui a ainsi pesé le pour et le contre? *«Ce pécheur, cet indigne, ce pauvre, cet ignorant, cette âme de bonne volonté pourtant, qui veut tout ce que Dieu veut, et cela seul».*

Telles sont les principales fins que se proposait Frère Charles, quand il songeait à acheter le mont des Béatitudes. Elles sont d'une grande âme. S'il les a, dans la suite, poursuivies autrement, et dans d'autres contrées, on remarquera qu'elles n'ont jamais cessé d'être présentes à son esprit. Il a été, ailleurs, ce qu'il méditait d'être sur la montagne où Notre-Seigneur prêcha les sept bonheurs que le monde ne connaissait pas.

Il a écrit à madame de Blic: *«Mon désir des saints ordres reste ferme, mais tout le reste dans le doute... Sois bien certaine d'une chose, ma chérie, c'est que la volonté de Dieu s'accomplira: soit par les hommes, soit contre eux, il fera pour nous ce qui nous est le meilleur. Ne t'afflige pas à la pensée que je n'irai pas en France cette année. Peut-être suis-je, sans le savoir, près de m'y rendre...»*⁴.

⁴ Lettre à Mme de Blic, 10 juillet 1900.

Pendant ce temps, l'abbé Huvelin encourageait son pénitent à se préparer au sacerdoce.

Charles, brusqua les choses, prévint d'un mot l'abbé Huvelin, et partit pour la France.

Il quittait la Terre sainte au début d'août 1900,

n'emportant qu'un bréviaire et un vieux

panier renfermant sa nourriture. La traversée, il la fit sur le pont, en quatrième classe, inconnu sans doute.

Il allait où l'appelait une volonté qui ne dit ses secrets que peu à peu,

mais qui commande nettement, suavement, ce qui est essentiel à

chaque période. Il était sûr qu'il devait, désormais, accepter le

sacerdoce, dont le sentiment de son indignité l'avait

d'abord et longtemps écarté; il était sûr que sa vocation

consistait à porter l'Hostie dans les

contrées sauvages, parmi les infidèles, et à vivre en

l'adorant, sans la prêcher encore, si ce n'est par

l'héroïque charité qu'elle lui mettrait au cœur. Mais

il ignorait profondément, en voyant s'éloigner les

maisons de Jaffa et les terres qui montent en

arrière, vers quels pays et quel peuple il serait

envoyé, un jour prochain. Le temps de cette parole-là

n'était pas venu.

Dans la Palestine et la

Judée, la renommée de Frère Charles demeurait. Déjà la

légende s'était emparée de l'histoire de l'ermite de

Nazareth et de Jérusalem [...].

Années de préparation, voilà ce que furent, pour Charles de

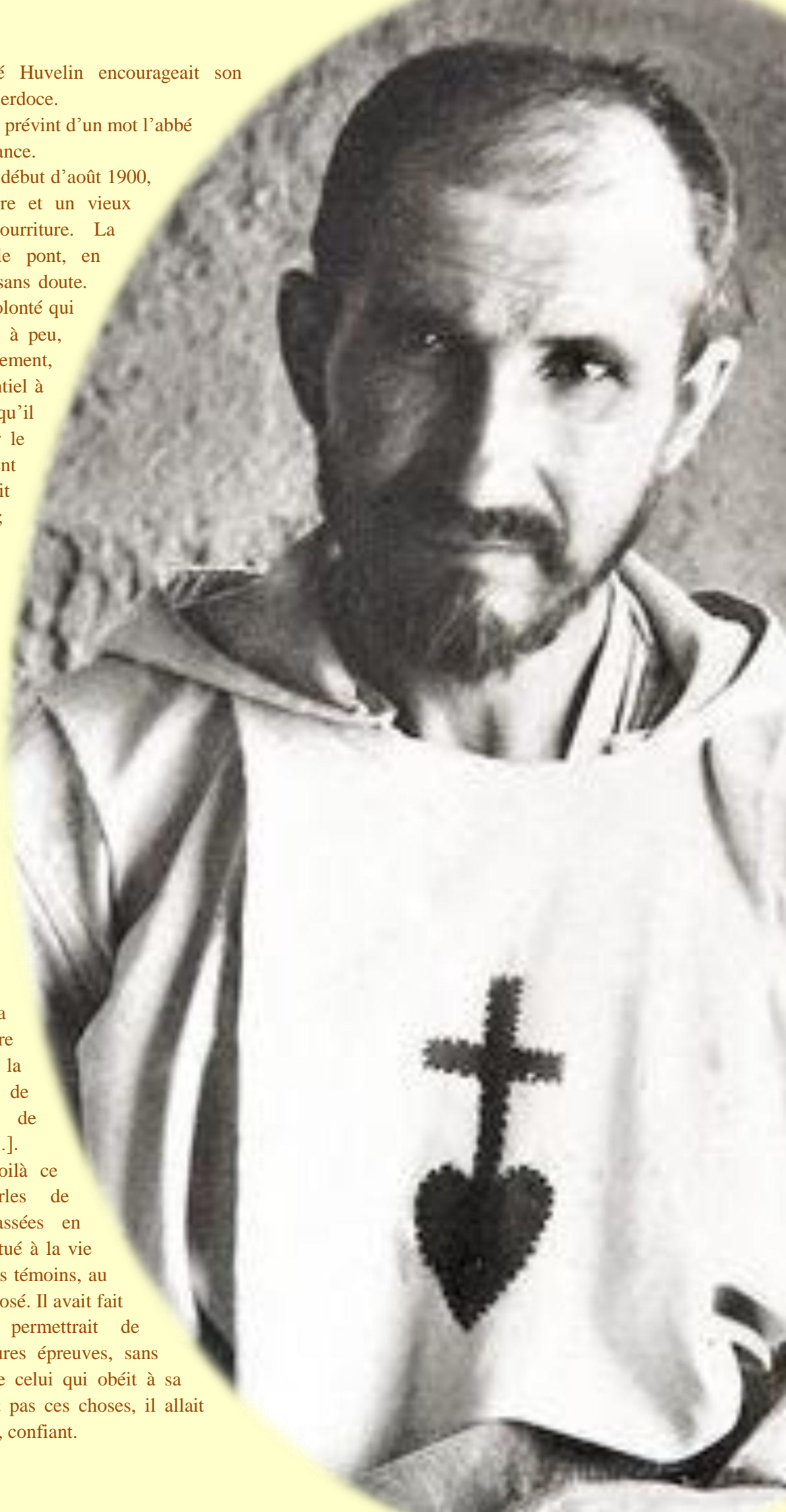
Foucauld, les années passées en Orient. Elles l'avaient habitué à la vie

solitaire, à la discipline sans témoins, au travail sans programme imposé. Il avait fait

l'apprentissage qui lui permettrait de supporter de bien plus dures épreuves, sans

défaillance, dans la joie de celui qui obéit à sa vocation. Mais il ne savait pas ces choses, il allait

seulement au-devant d'elles, confiant.



1. Charles de Foucauld (1883)
2. Nazareth, telle que l'a vue Charles lors de son premier pèlerinage en Terre Sainte, en 1889
3. Monastère Clarisse de Nazareth à l'époque du séjour de Charles de Foucauld. L'église
4. L'abbesse, Mère Marie-Ange de Saint-Michel, l'intérieur du Monastère de Sainte Claire et le puits
5. Le débaras des outils qui sera le premier ermitage de Charles de Foucauld: Notre-Dame du Secours Perpétuel
6. L'intérieur de l'église de l'Annonciation et de la grotte vénérée comme la Maison de la Vierge, vue par Charles de Foucauld (1925)
7. Image de la Sainte Famille peinte par le frère Charles pour la chapelle de Beni-Abbès
8. Croix et chandelier, fabriqué par Charles de Foucauld à Nazareth
9. Monastère Clarisse de Nazareth
10. La table des religieuses Jérusalem (1898)
11. Jérusalem. La Citadelle de David, devant la Porte de Jaffa (1898)
12. Mère Élisabeth du Calvaire
13. Les clarisses du monastère de Jérusalem
14. Monastère Clarisse de Jérusalem. Les religieuses dans la chœur pour la prière
15. Jérusalem. Vue du Mont des Oliviers (1898)
16. L'abbé Henri Huvelin
17. Bâtiments en boue de la fin du 19ème siècle. De cette façon Charles de Foucauld a appris à construire ses ermitages
18. Galilée. Vue du mont des Béatitudes (fin 1800)
19. Charles avec son neveu Charles de Blic, fils de Raymond de Blic et Marie de Foucauld (Mimi), à Barbirey, peu avant l'ordination sacerdotale (1900)
20. Frère Charles de Jésus, "petit frère universel"



Aujourd'hui, les sœurs Clarisses continuent l'expérience de cette première communauté missionnaire venant de France, du monastère de Santa Chiara de Paray-le-Monial, dans le diocèse d'Autun, près de Dijon. Dirigées par leur mère Élisabeth du Calvaire, elles arrivèrent en Terre sainte en 1884 et commencèrent l'expérience clarienne au pays du Seigneur. Quatre ans plus tard, le 7 mai 1888, du monastère de Nazareth, un petit groupe de sœurs partira pour fonder un nouveau monastère, cette fois dans la Ville Sainte de Jérusalem.

À Nazareth, les sœurs se sont





déplacées dans la structure actuelle en 1970, dans un nouveau bâtiment construit sur la colline de Deir al Banat, un emplacement entre la basilique de l'Annonciation et le Mont du Précipice. Ici, des sœurs françaises et libanaises, dans le silence de la vie contemplative, ont été témoins de l'idéal de vie proposé par le père François et la mère Claire, dans la simplicité et la vie cachée de la clôture. En 2002, des sœurs ivoiriennes ont rejoint la communauté et, le 11 janvier 2015, un autre groupe de sœurs du monastère de l'Immaculée

Conception de Zacatecas (Mexique), est arrivé à Nazareth. Cette nouvelle intégration de l'Amérique Latine offre à ceux qui visitent le monastère de Sainte Claire un panorama universel de l'expérience clarienne.

La communauté continue de perpétuer le souvenir du père Charles de Jésus, en montrant les objets d'usage quotidien appartenant à celui qui, à l'exemple du Christ, voulait devenir le plus pauvre des pauvres.

**«Silencieusement, secrètement,
comme Jésus à Nazareth, obscurément,
comme Lui passer inconnu sur la terre,
comme un voyageur dans la nuit...
pauvrement, laborieusement,
humblement, doucement avec
bienfaisance comme Lui... imitant en
tout J ésus à Nazareth...»**





CHAPELLE OU
FRERE CHARLES DE JESUS
PRIAIT DE LONGUES HEURES
DEVANT LE SAINT SACREMENT
PENDANT SON SEJOUR CHEZ LES CLARISSES
DE
1897 A 1900

المعبد الذي كان يصلي فيه الاخ شارل يسوع
ساعات طويلة امام المقدس طوال اقامته
في دير راهبات الكلاريس في الناصرة
في سنة ١٨٩٧ الى سنة ١٩٠٠

CHAPEL WHERE
BROTHER CHARLES OF JESUS
PRAYED FOR MANY HOURS
IN FRONT OF THE BLESSED SACRAMENT
DURING HIS STAY FROM 1897 TO 1900
• AT THE POOR CLARES SISTERS •



Cher amis, les fêtes de Noël approchant, je veux vous rejoindre, dans ce cadre d'attente, avec mes meilleurs vœux.

Saint François, **«plus que toutes les autres fêtes, célébrait avec un soin ineffable la Naissance de l'Enfant Jésus»**. François, attiré par la grande tendresse de l'image de la crèche, voulait qu'à Noël **«chaque chrétien se réjouisse dans le Seigneur»**. Il voulait voir, contempler l'humilité et la pauvreté de la naissance de Jésus, devenir **«un enfant avec l'enfant de Bethléem»**, pour raconter, dans la condition commune, le mystère d'un Dieu qui continue à se pencher vers l'humanité, devenant homme. Nous aussi nous pouvons et devons faire notre part, comme disait le pasteur Dietrich Bonhoeffer: **«Si nous voulons participer à l'événement de Noël, nous ne pouvons pas simplement regarder, comme des spectateurs dans un théâtre, et profiter des belles images qui passent devant nous, mais nous devons nous laisser impliquer dans l'action qui se déroule, dans ce renversement de toute chose. Nous devons aussi agir sur cette scène. Ici le spectateur est toujours aussi un acteur et on ne peut pas se soustraire»**. Devenir une partie du mystère! Voici ce qu'on nous demande, afin que Dieu puisse continuer à s'incarner dans l'histoire des hommes à travers nous. La célébration de Noël chaque année, signifie rappeler à tous que le Christ veut continuer à naître dans le monde, dans le cœur des croyants, de l'homme qui écoute, du pauvre comme du riche, de l'opérateur de la paix, de ceux qui ont faim et soif de justice. Il naît dans chaque geste d'amour, dans chaque attente, dans chaque visage, dans chaque instant, dans chaque lieu, dans chaque pensée de celui qui élève l'esprit à Dieu avec pureté. **«Quand le Christ serait né mille fois à Bethléem – a écrit Angélus Silésius – s'il ne naît pas en toi, tu es perdu pour l'éternité»**.

François contemple le mystère de l'amour de Dieu, révélé dans la pauvreté et la simplicité de la grotte de Bethléem, non pas sous la forme d'un enfant placé dans la crèche, mais dans l'Eucharistie. Chaque autel devient ainsi, mes chers amis, cette mangeoire sur laquelle le Fils bienaimé se présentera de nouveau au milieu des siens. **«Voyez – dit saint François – chaque jour il s'abaisse, exactement comme à l'heure où, quittant son siège royal, il s'est incarné dans le sein de la Vierge; chaque jour c'est lui-même qui vient à nous, sous les apparences les plus humbles; chaque jour il descend du sein du Père sur l'autel entre les mains du prêtre. Et de même qu'autrefois il se présentait aux saints apôtres dans une chair bien réelle, il se montre à nos yeux maintenant dans du pain sacré»**.

Oui, le Fils de Dieu est né dans le temps, il est entré dans l'histoire. L'éternel incomparable de Dieu s'est penché sur l'humanité et, aujourd'hui aussi, il remplit tout de sa présence.

Buon Natale, buon Santo Natale!

Frère Cristiano de Jésus +



Quête des pierres

«François, s'occupe d'acquérir des pierres pour la réparation de l'église de Saint Damien... Il a fait appel aux bonnes personnes et, avec la grâce du Très-Haut, il l'a réparée avec diligence».

Pour soutenir les travaux de rétablissement vous pouvez faire une offre directement sur le compte courant de la
Parrocchia Santa Maria Maddalena in Adelano di Zeri,
n. 2284.00, IBAN IT27V0103069991 000000228400,
BIC PASCITM1MS5, en précisant nom, prénom et la cause du versement.

**Je remercie tous ceux qui ont voulu
et continuent à soutenir ce projet
avec leur générosité.**